

Tradition

« Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette, dans le cœur des grands et des princes, des semences et comme une tradition naturelle de vertu. » Montesquieu

Horst m'interroge sur la tradition. Je dois dire que le sujet me paraît difficile si l'on veut le traiter dans le contexte de l'aïkido. Pour tenter de comprendre quels pourraient être les rapports de l'aïkido avec la tradition, je pêche à gauche ou à droite (Littré, Larousse et autres vieilles encyclopédies) différentes définitions ou citations :

« Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette, dans le cœur des grands et des princes, des semences et comme une tradition naturelle de vertu. » Montesquieu

Transmission de faits historiques, de doctrines religieuses, de légendes, etc., d'âge en âge par voie orale et sans preuve authentique et écrite.

Étymologie : provençal tradition ; espagnol tradición ; italien tradizione ; du latin traditionem, qui a donné, dans l'ancienne langue, trahison

La tradition, qui, avant l'invention de l'écriture dépositaire de l'histoire des peuples, a tout confondu et tout défiguré.

Les faits mêmes ainsi transmis. Beaucoup de traits d'histoire ne sont que de fausses traditions.

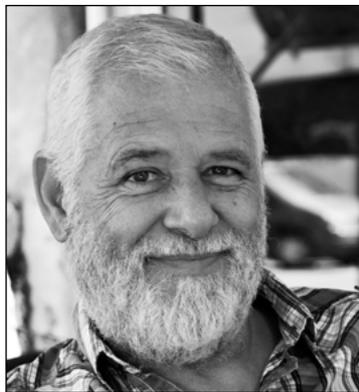
« On croit que des désordres manifestes, qui nous sont venus par tradition, sont des droits incontestables attachés à nos charges » Fénelon.

Transmission orale de récits vrais ou faux, faite de bouche en bouche et pendant un long espace de temps.

La tradition est le lien du passé avec le présent.

J'arrête là par souci de ne pas importuner le lecteur mais il semble que le mot ait fait couler beaucoup d'encre, et cela, même si l'on met de côté le terme pris au sens juridique comme je l'ai fait.

Je note déjà que l'on trouve là pêle-mêle tradition trahison, vrai ou faux, histoire et fausse tradition. Il semble-



Shugyosha André Cognard – © Photos : Horst Schwickerath 2011 – Aikidojournal – www.aikidojournal.fr

rait que l'on oppose l'écrit indiscutable et la voie orale, sujette à caution. Une constante cependant : le temps. C'est lui qui fait la tradition.

Plus même que le temps, ne serait-ce pas le nombre de générations et donc le nombre de transmissions qui fait la tradition ? Et avec celles-ci, le nombre de trahisons. Traduire c'est toujours trahir un peu mais que dire de ces tra-

hisons si ce n'est qu'elles sont nécessaires. Ce qui fait la tradition, c'est ce qui reste finalement après moult transmissions. C'est ce qui a persisté comme une sorte de vérité intrinsèque malgré les efforts que chaque génération a faits pour comprendre, intégrer et restituer le message.

Certains aujourd'hui peuvent prétendre faire l'aïkido de mon maître comme d'autres prétendent faire celui d'Osensei. Que ce soit du vivant de ces maîtres et après leur mort, personne n'a jamais pratiqué que son propre aikido sous leur direction. D'autres disent faire un aikido traditionnel par rapport à un autre aikido qui serait plus « contemporain ». C'est assez plaisant de repenser cette idée dans le contexte suivant : Osensei disait, si je me fie à des paroles rapportées par divers disciples dignes de foi, que l'aïkido d'hier n'était plus, que l'aïkido devait être toujours nouveau, je vous passe les anecdotes que le lecteur a déjà entendues à ce propos. Donc, il semblerait que le propre de l'aïkido soit le renouvellement, l'évolution, le changement, la création d'où il ressort à l'évidence que l'aïkido le plus traditionnel serait le plus actuel, le plus contemporain, le plus éloigné dans la forme car ayant subi maints changements en préservant le cœur du message, il aurait acquis de statut de tradition.

Suite page 26 →

Rester éternellement enfant, n'est-ce pas la garantie de l'immortalité ?

→ *Suite de page 26*

Une chose est sûre, c'est qu'il répond assez bien à certaines des définitions ou des descriptions notées en préambule. La transmission orale peut nous faire accepter comme des faits historiques des désordres manifestes. Cela dit, le fait que les choses soient écrites n'apporte à mon avis guère plus de garantie. Il n'y a qu'à voir le nombre d'exégèses des textes religieux, souvent écrites a posteriori, pour s'en persuader.

Mais que revendiquent ceux qui prétendent à un aikido traditionnel ? Est-ce la pratique de l'aikido dans le cadre

de la disparition du père symbolique et afin de se protéger contre la psychose qui menace quand « le nom du père » est forclus, on transforme celui-ci en un mythe indestructible. Je vous livre une petite réflexion psychanalytique à propos de la forclusion du nom du père : « Le trou de l'imaginaire paternel est ainsi remplacé, hors de toute référence à une religion constituée, par l'image d'une déité puissante, qui montre la voie, et celui de l'imaginaire maternel par l'image d'une mère nature, capable de prendre soin, voire de sauver l'enfant divin abandonné et confronté aux plus grands dangers. Cet ancrage

Se réclamer ainsi de la tradition serait faire le déni implicite de la mort du maître et avec cela, le déni de sa propre finitude. Rester éternellement enfant, n'est-ce pas la garantie de l'immortalité ? Et n'est-ce pas l'opposé même de la tradition qui implique le passage des générations ? Et ne serait-ce pas faire jouer à Osensei le rôle opposé à celui qu'il avait défini comme sa tâche ? Les entités qui veulent s'approprier le nom du père fondateur ne seraient-elles pas à l'origine d'une forclusion avérée ?

Je rencontre encore des gens qui ont pratiqué avec Kobayashi Sensei et qui disent faire son aikido.

de la tradition du budo japonais ? Est-ce une manière de vivre leur pratique dans un cadre éthique et esthétique intégrant les valeurs du samurai ou tout simplement les principes de la culture japonaise ?

Ou bien est-ce le fait de se situer dans une pratique originelle et donc de pérenniser la première génération d'aikidoka et pourquoi pas le premier ? La présence du portrait d'Osensei, et lui seul, au kamiza de presque tous les dojo le laisse penser. Nous en sommes encore au Ueshiba Morihei jidai. Le temps n'est pas passé. Plutôt qu'affronter le vide insondable que laisse la

mythologique permet au patient borderline de ne pas sombrer dans la psychose, mais elle le condamne à une vie sans racines, sans sol. »¹.

Déité qui montre la voie, j'ai déjà évoqué cela dans l'article précédent Ame-no-murakumo-kuki-samuhara Ryuo² ; et que dire de la thématique de l'harmonie avec la nature, le mouvement universel, etc. ?

¹ Aimé Agnel, Le Point. Les Maîtres Penseurs.

² Ame-no-murakumo-kuki-samuhara Ryuo :

kami par lequel Osensei disait être possédé

Je ne fais que formuler les questions, je laisse à chacun le soin d'y répondre pour lui-même, mais je vais rapporter une anecdote, probablement moins connue que celles auxquelles je faisais référence plus haut. Elle me vient directement de Kobayashi Sensei et elle peut peut-être expliquer pourquoi il disait à la fois n'avoir qu'Osensei comme référence et pourquoi son aikido peut paraître souvent comme différent de l'aikido de ce dernier. Kobayashi Sensei avait été pris à partie par d'autres disciples du fondateur lorsqu'il s'était élevé contre une idée couramment développée par ceux-ci : « nul ne peut arriver à la cheville d'Osensei ». Kobayashi Sensei avait eu l'imprudence, l'impudence et la sincérité de dire : « Alors, à quoi cela vous sert-il de pratiquer ? Si cela était, cela signifierait que l'aikido ne peut que s'appauvrir d'une génération à l'autre,

et pourquoi, dans un tel cas, Osensei enseigne-t-il ? »

Sensei m'a confié qu'il voyait là une des raisons de sa condition de ronin après la mort de son maître.

Je rencontre encore des gens qui ont pratiqué avec Kobayashi Sensei et qui disent faire son aikido. Ils me reprochent d'avoir remplacé le portrait d'Osensei au kamiza par celui de mon maître et je leur réponds que c'est là la tradition. Quand les disciples d'Osensei ont mis son portrait au kamiza, qu'ont-ils fait ? Otez-moi un doute ! Est-ce qu'Osensei se prosternait devant sa propre image ?

Dans mon dojo, Osensei tient une place importante. Je lui ai consacré un salon que tous doivent traverser pour entrer dans le dojo et qui est occupé par une galerie de ses portraits. Et chaque fois que je commence un cours, je salue le portrait d'un mortel, Kobayashi Hirokazu et je suis confronté à ma propre finitude, irrémédiable et prévue, et j'affirme que les humains doivent avoir l'humilité de se prosterner devant d'autres humains. Ainsi, l'aikido Kobayashi ne peut absolument pas devenir une religion. Il ne peut pas non plus devenir une dynastie où les fils



succèdent aux pères comme si l'aikido était de droit divin tel nos monarques d'antan. J'affirme en même temps que l'aikido est à tous et j'en fais une tradition.

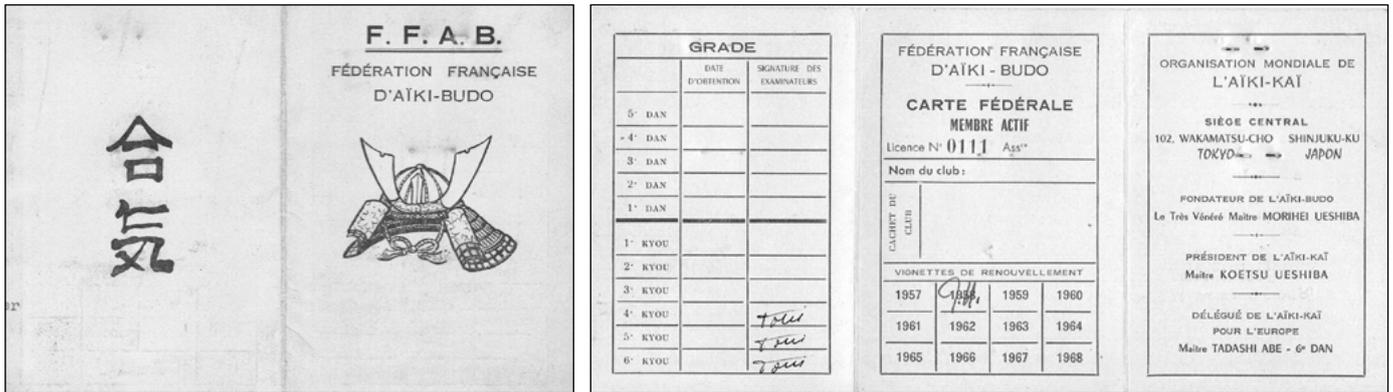
Quand Kobayashi Sensei m'a très explicitement demandé de poursuivre son enseignement et m'en a donné les moyens, il n'a pas pour autant exclu les autres élèves et ne m'a pas demandé de le faire. Je ne détiens aucune vérité particulière sur ce qu'il a enseigné. Je n'ai

que le fruit de l'expérience de notre relation et je ne sais pas ce que contient l'expérience de la relation que chacun de ceux à qui il a transmis a vécu. Mais comme disciple, j'ai à cœur de ne rien perdre de ce qu'il a enseigné et pour cela, j'ai besoin que tous ceux qui ont appris avec lui fassent ce qui est devenu leur aikido.

...des calligraphies, écriture japonaise à l'encre

...

Une autre anecdote peut éclairer ce point de vue. Un de mes amis, un homme avec qui j'ai eu une relation fraternelle très profonde était maître de calligraphie, un grand maître reconnu au Japon au plus haut niveau. Il est décédé, laissant une œuvre considérable. Certains de ses étudiants, j'emploie ce mot à dessein, se sont constitués en association pour, disent-ils, poursuivre son enseignement. Le maître calligraphe a légué deux types d'œuvres : d'une part, des calligraphies, écriture japonaise à l'encre et d'autre part, des peintures. Certains de ces prétendants successeurs ne s'intéressant qu'à la calligraphie, ils ne voyaient pas l'intérêt de « s'occuper » de l'œuvre picturale. Votre serviteur qui avait la charge de faire don de l'œuvre à des institutions, grands musées et bibliothèques nationales les a vertement rappelés à l'ordre. Comment l'élève pourrait-il juger le travail du maître ? Le devoir de l'élève est de transmettre tout, de ne rien lais-



ser se perdre. Les peintures iront, elles aussi, dans un musée prestigieux. Partout où mon maître a semé, quelque chose doit croître. Je veux veiller à cela et si des personnes, quel que soit leur niveau et leur réelle implication aujourd'hui, ont reçu quelque chose de lui, il ne m'appartient pas de juger s'il a eu raison d'inséminer là. En revanche, je me fais un devoir de les aider s'ils en ressentent le besoin et en font la demande pour que ses efforts, son travail soient productifs. J'ai,

comme certainement de nombreux lecteurs, suivi les débats qui font suite au décès de Tamura Sensei et à l'évolution de la FFAB. Nul n'est en droit de s'approprier l'aïkido de ce maître mais tous ceux qui ont, peu ou beaucoup, reçu de lui un enseignement, aussi infime soit-il, ont le devoir s'ils respectent le maître de transmettre ce qu'ils ont reçu. Et tous ensemble, unis par le seul critère valable en de telles circonstances, la sincérité des sentiments éprouvés, contribueront, dans la FFAB et hors de celle-ci, pour la part qui est à la mesure des efforts qu'ils feront. Je rencontre fréquemment des gens qui se disent élèves de Kobayashi Sensei et dont le niveau technique n'est pas brillant, mais cela ne signifie pas que leur

engagement n'est pas sincère. Juger le niveau technique ou le temps de pratique d'un élève ne permet pas de juger de la valeur et de l'intensité de ses sentiments. S'ils se sentent « élève de Kobayashi Sensei », tant mieux. Il y a de l'amour là-dedans et l'aïkido de

*S'ils se sentent
« élève de
Kobayashi
Sensei »,
tant mieux.*

mon maître a besoin d'eux tous. J'entends bien les objections : il faut garantir le niveau technique pour les futurs élèves, etc., mais je pose une question à ceux qui s'appuient sur leur curriculum de vétérans de l'aïkido, de « élève le plus proche », de « celui à qui il a dit la vérité secrète » pour en exclure d'autres : quel était leur niveau technique lorsqu'ils ont commencé à enseigner et quelle garantie apportaient-ils alors à leurs élèves ? Je leur fais le crédit de penser qu'ils apportaient en garantie la sincérité de leur engagement dans la voie. Si l'on veut regarder les choses en face, ce qui devrait être le cas de tout budoka, le niveau des maîtres qui arrivèrent du Japon dans les années soixante était celui de pratiquants ayant huit ou dix ans d'expérience, pour la plupart sous la direction du premier Doshu Kishomaru Ueshiba. Alors, vouloir prétendre être celui par qui passe la source pure est une foutaise. Ceux qui prétendent détenir la vérité sur un style trahissent

quand ils traduisent par leur enseignement leur expérience vécue avec celui qu'ils désignent comme étant leur maître. Enseignant, ils font faire à d'autres l'expérience d'une autre relation nourrie en partie par celle qu'ils avaient vécue comme élèves. Les maîtres qui furent les disciples d'Osensei ont ou ont eu des styles différents, en particulier les plus célèbres d'entre eux. C'est ce qui fait aujourd'hui la richesse de l'aïkido et si nous respectons tous ces courants et les laissons se développer l'aïkido deviendra une tradition riche. Et ceux qui n'ont pas confiance dans la capacité des autres à assumer leur tâche doivent vérifier en eux-mêmes leur propre sincérité pour se guérir de leurs doutes. Chacun n'enseigne que son aikido, nul n'est plus fort que soi-même. C'est cela qui fait la tradition. A ce propos, en guise de conclusion, je vous livre un document que j'ai ressorti d'un de mes tiroirs et qui nous montre que l'aïkido est vraiment très jeune, que la FFAB est la plus ancienne fédération d'aïkido de France et que la tradition n'empêche pas les doshu de changer de nom. ■